

Poèmes

Quatre poèmes

Juan Garcia

Volume 31, numéro 6 (186), décembre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31857ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Garcia, J. (1989). Quatre poèmes. *Liberté*, 31(6), 9–17.

JUAN GARCIA

QUATRE POÈMES

FACE ET REGARD

la Lumière divine nous parvient
comme un songe sans obstacle
et la troupe de nuages très gris
a déjà disparu
derrière les pans du ciel
où palpitent du bleu
et de l'or célestes

l'arbre et ses rameaux noircis
mouillent le paysage d'une encre
que révèle l'horizon
aux plaines abondantes
l'été chante dans les outres
où du vin ensoleillé
abreuve les bergers
qui en état de rêve
soufflent dans les chalumeaux

la brise est une pastorale
qui rend l'air plus sonore
que le creux d'un chêne

Sous le titre *Corps de gloire*, paraissait plus tôt cette année, à l'Hexagone, une rétrospective des poèmes écrits par Juan Garcia entre 1963 et 1988.

la cascade fraîche
est le portrait d'une femme
quand ses gargouillis
la font rire et crier
dans son eau cristalline

nous éprouvons le piaillage
des mésanges
quand la rivière pourrit
les troncs visqueux
c'est l'âme de la nature
qui s'enchant ravis
parmi les forêts et les lacs
doux écho champêtre
qui fait crisser les feuilles
et les crosses des fougères

nous redevenons des dieux
dont la ponte est naturelle
et si près des ruisseaux
nous trouvons le ciel clair
c'est que tout sentier nous mène
vers le règne végétal
la lente approche
ne supprime pas la chute
et le discernement du Beau
va son chemin entre les fleurs
dont l'épine fait saigner
la main blanche des poètes

l'exquise clarté du bois
où l'aurore est en feu
est signe de silence
malgré les fanfares brutales
et les guinguettes d'un autre temps
nous savons que le monde est!

et l'ivresse nous gagne
aux abords des villes
où le tumulte se fait
nous cherchons aveugles
l'ombre et la lumière
qui ne peuvent être vues
l'Amour en nous triomphe
et lève sa coupe devant nos yeux
tel un orme à l'orée de la nuit
commence un livre sibyllin

BANNIÈRE DE L'EAU

la Lumière signe solaire
vagabonde sur l'eau
tel le rai des prismes
au blanc miroitement

mer verte assise
au creux des coquillages
qu'explore encore l'algue
auprès des hommes

plus de ciel aux pans roses
ne convient du monde
car tout est marée de sel
absente d'énigmes

la noirceur est totale
et le gris de rigueur
quand la nuit constellée
tisse la vague

la brume rouge du matin
n'entreprend la ténèbre
que pour la rendre bleue
à l'image des nues

la mer orphique existe
au travers de nos songes
mode d'emploi des mots
qui refont son ressac

parfois la Mort décuple
ses forces à l'air salin
on y voit l'attente sublime
des naufrages

le soleil fond dans l'air
et farde les criques
où l'on demande encore
la venue de pirogues

VISION DU BLEU

à Julio Cortázar

le bleu est la vaporisation des buées, le nimbe céleste habitable, la luminosité sous les rayons du soleil; il est la couleur exacte du rêve, la conscience des dieux, la lutte dans l'au-delà

le bleu préside à toutes choses ayant un terme, à tout résidu diurne, aux conciles agréants, à la forme du reflet, à la mer dont il est issu. Il est regardé par tous, compagnon des voyages, et brisures du ciel; avant que la tempête éclate il demeure le conducteur idéal des marins, l'uniforme du jour, le compte et la spéculation du matin

azur irréversible des aèdes, il est inclus dans la musique, le chant métaphysique, l'œil platonique qui embellit les objets. Le bleu parfois se glisse dans l'eau, prend la coloration des mers, assimile la vague, épouse le corps des entités

sang d'Atlas ou voilier de Pâris, il est avant tout songe magique de l'histoire, habitacle des oiseaux, comprenant le large, mais réservoir d'air, navigation de l'avion qui le scie. Il est aussi le spectacle exclusif des fumeurs de haschich, et le réceptacle de la vision

le bleu est avant tout géographie des âmes, continent du regard, recherche absolue du saint, mais aussi matériau de l'artiste, résidence de la beauté d'avant les nuages. Borne du savant, le bleu se trouve dans son être; il est la suprématie des gnoses

la nuit l'éteint et l'ampoule l'anime, artifice du sol et de la fresque, il se conserve comme un monument à l'intérieur des palais, le marbre en est veiné, la chair vivifiée

le bleu est le plaisir des sens, la stèle contre la ténèbre. L'apocalypse n'en fait mention, sa visibilité n'étant plus spirituelle, son accès libre au cours des siècles. Fantasme de l'homme, cyanure qui touche au cœur, il est la mort béate, le cri immatériel

partout où il s'insère, il s'attire le rire, la joie des arabesques, l'eau des fleuves et l'estuaire de la prière. Il est le vêtement des anges, et les nues le transcendent, le pilote le recrée à sa façon

le bleu fascine comme un saphir, et sa lumière miroite dans les cerveaux d'enfant; le bleu aime le velours autant que lui-même étend son règne de pureté

ROSACE

dessin du silence et de la rose
tu entres par la porte blanche
où se tient l'hôte habillé de bleu
il entonne un chant de deuil
face au murmure du vent
qui endort le cimetière
sa voix claire comme la nuit
maintenant cause à ton âme
comme un soleil qui ruisselle
sur les monts verts
tu peux voir la fin du siècle
dans ses yeux de velours.
tout ce qui touche au rêve
et renvoie la mort à sa tranchée
te verse la lumière mauve
qui soulève les voiles
entre les tombeaux épais
mais reviennent du mal les loups
au pelage si noir
que les palais de glace
saignent du sang princier
comme si les fées à l'orée du bois
pouvaient comprendre la neige
ou l'hiver que peuple
le feutre du ciel,
ta propre mort soudain se mêle
à la meute de chiens
qui ruine le firmament violet
où flambent les étoiles
mais l'hôte cette fois fixe
un point dans les nues
qui te sauvegarde du vent
qui lisse la plaine jaune
où se mirent les nuages.

la symétrie des cieux
surprend l'artiste
qui se chauffe à la cuisine
où brûle un feu rouge
et imagine la lettre
qui flammèche dans la bible
mais sous l'architecture puissante
des empires ténébreux
ton cœur sonde le mystère
d'un été où sont des arbres.
la traversée nocturne de l'hôte
sur le radeau des djinns
te laisse à ta magie
où tu conjures la chute des feuilles
d'un indicible automne
plus rien n'écoute l'air
qui résonne dans les murailles
ton âme a repris couleur